

Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas
Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)
Band: 8 (1985)

Artikel: Choix de lettres inédites d'Henri de Régner à Francis Vielé-Griffin
Autor: Paysac, Henry de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255727>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHOIX DE LETTRES INÉDITES
D'HENRI DE RÉGNIER
À FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN*

Le Collège Stanislas les avait réunis; un même idéal et des combats communs cimentèrent une amitié qui durera une vingtaine d'années. Puis, avec le tournant du siècle, la cause étant entendue, celle de la nouvelle poésie, Régnier évoluera vers un académisme de bon aloi. L'influence de Vielé, très forte (on le voit au fil de cette correspondance), s'estompera à mesure que Régnier s'incorporera au clan Heredia.

Des centaines de lettres ont été échangées entre les deux poètes et cette correspondance est née de l'éloignement de Vielé qui, après les années de collège et quelque deux ans de cours de droit plus ou moins assidus, ne résidera plus qu'une partie de l'année à Paris. «Peu amoureux de nos villes, rues et banlieues, écrit Régnier, il se réfugie volontiers aux sites des campagnes et des horizons de mers où sa native barbarie peut s'exalter au faste des couleurs et à l'évocation de mythiques visions et de lointains spectacles»¹.

Tout en déplorant l'absence de son ami, Régnier va jouer le rôle d'agent littéraire, allant jusqu'à corriger les épreuves de Vielé. Il le tient, en outre, au courant de ce qui se passe dans les milieux artistiques de la capitale. Cette correspondance révèle un Régnier familier. Il n'est pas question du personnage à monocle, quelque peu condescendant à l'égard de ses contemporains, celui dont Paul Adam disait: «Très valeureusement, Velasquez eût peint ce seigneur dont la moustache raidie en longues pointes, tombe aux angles d'un haut menton mieux fait que sa grande taille même pour élever une noble face par-dessus la stature des foules»². Une image que Régnier chercha lui-même à faire accréditer puisque c'est celle qu'il adopte lorsqu'il

* La correspondance est aussi une «forme de l'aveu». C'est pourquoi nous insérons ces lettres inédites dans ce numéro de *Versants*, tout en étant, à regret, contraint d'opérer un choix (Note de la rédaction).

pose pour Capiello ou Jacques-Emile Blanche. Jacques de Lacretelle qui lui soumit ses premiers essais et le rencontra à plusieurs reprises (avant de lui succéder à l'Académie) nous parle lui aussi d'un Régnier sur son quant-à-soi et, l'évoquant lors du centenaire de sa naissance, dit que si «au début de sa carrière, on le voit s'associer avec d'autres poètes... il se dérobe aux camaraderies trop faciles»³. C'est vrai dans une certaine mesure mais pas en ce qui concerne Vielé, esprit qu'il admire («il est une des intelligences les plus complètes de ce temps», dit-il à Jules Huret⁴), auquel il n'éprouve aucune gêne à se livrer.

Les lettres qu'il lui adresse permettent donc de «forcer la porte de son intimité, de lui arracher son masque» ce que regrettait de n'avoir pu faire Emmanuel Buenzod dans la conclusion de son essai sur l'auteur des *Médailles d'argile*⁵.

Car le véritable Régnier est un homme sensible, «facile à vivre» dira Vielé. Le journal intime qu'il tient à la même époque et qui est resté inédit, nous le montre plus vulnérable qu'on aurait pu le penser, souffrant de neurasthénie, d'angoisses, «en proie à des malaises nerveux que vaincrait peut-être beaucoup de volonté. Sensations d'anxiété où l'être se diminue et croit qu'il va disparaître», écrit-il⁶; l'idée de la mort le poursuit bien qu'il n'en laisse rien paraître. Dès l'enfance, Régnier avait souffert des nerfs et en ressentait une impression de misère. Cet état pourrait expliquer en partie ce sentiment exacerbé de nostalgie qui baigne sa poésie et en fait le charme. Verhaeren l'avait très bien noté lorsqu'il écrivait, en 1896, dans le *Coq Rouge*: «une couleur de soir enveloppant les ensembles, quelque chose d'éternel prolongeant les gestes humains au-delà de l'heure qui passe, une tristesse fière et, pour tout dire une solennelle lassitude personnalisent le talent de Henri de Régnier»⁷. Telle est l'une des raisons pour lesquelles, Régnier se raccroche à Vielé, implore qu'on lui écrive, demande à son ami de revenir à Paris. A madame Vielé-Griffin qui l'invite à venir se reposer dans leur propriété de Nazelles, Régnier devra, une fois, refuser, parce que, dit-il, il lui faudrait se déplacer «avec une pharmacie». Le séjour qu'il fera à Clarens, au bord du lac Léman, en 1889, lui procurera, pour un temps, un bienfait incontestable. Son écriture même change et il repart la tête pleine de projets.

Il dira plus tard à Léautaud qu'à cette époque il menait une vie solitaire⁸. Il aurait pu préciser qu'il voyait fréquemment Heredia et Mallarmé et rencontrait Kahn, Moréas, Adam, Dujardin, Lazare ainsi que d'anciens camarades de Stanislas. Mais finalement Régnier supporte aussi mal ses contemporains qu'il ne se supporte lui-même. Toujours en 1889, il note succinctement dans son journal:

Dresser une liste des êtres, non de famille, mais d'adoption qui *cordialement* ne me sont pas indifférents:

V. G. (Vielé-Griffin) parce que c'est lui.

J. de CL. représentant le vieux camarade et E.

M. (Mallarmé), c'est sacré.

H. (Heredia), pour des raisons diverses.

Et c'est peut-être tout.

Enfin, cette correspondance nous fait participer à l'élaboration du symbolisme. Verlaine, Mallarmé s'y profilent et bien d'autres personnages de l'époque. L'on se bat, l'on revendique des primautés, mais, en même temps, l'on fraternise et l'on n'oublie pas que c'est à la poésie que l'on se doit et que c'est un idéal de beauté que l'on poursuit.

Régnier aime à employer le mot savant ou inattendu; au besoin, il le façonne. Cela donne parfois un éclairage inattendu, un «certain art de présenter sous l'aspect le plus fantasque et le plus déconcertant son opinion», écrit Gide qui le fréquentait à l'époque⁹.

Vielé-Griffin qui aimait à se présenter comme «le fils d'un des douze généraux de Lincoln», issu d'une des plus anciennes familles du Val d'Hudson (le premier Vielé américain, originaire de Lyon, épousait, à New York, Marie du Thrieux, en 1614), naquit le 23 mai 1863 à Norfolk, en Virginie, ville que son père venait de reconquérir au nom de l'Union. Cette famille paternelle, protestante, avait préféré quitter la France au moment de la Révocation de l'Edit de Nantes. Curieusement sa famille maternelle, les Griffin, avaient quitté l'Angleterre, sous Cromwell, parce que catholiques. Au nom de son père, Vielé joignit donc celui de son grand-père maternel. En 1872, ses parents divorcent et le jeune Francis (qui, en fait, se prénomme

Egbert-Ludovicus) prend, avec sa mère, le chemin de Paris où il débarque en avril de la même année. Il ne parle pas un mot de français. Une Polonaise commencera à lui en inculquer les premiers éléments puis, l'été suivant, sa mère qui désire retourner aux Etats-Unis pour y régler quelques affaires, laissera son fils chez une jeune femme de Lausanne qui le familiarisera avec notre langue. A la rentrée suivante, sa mère l'inscrivait au collège Monceau, à Paris.

A la même époque la famille Régnier arrivait, elle aussi, à Paris, venant de Honfleur où Henri était né le 28 décembre 1865, au hasard d'une promotion de son père, fonctionnaire de la douane. Affecté au port du Louvre, M. de Régnier installa sa famille au cinquième étage de la maison qui faisait l'angle de la rue et du quai du Louvre. Les Régnier, traditionnellement officiers, étaient originaires de la Thiérache. L'un d'eux avait combattu à Fontenoy. La Révolution de 1789 les fit s'exiler et ils errèrent longtemps sur la frontière de l'Est, désargentés, allant jusqu'à vendre des sabots, avant de réintégrer tardivement la France. Prudemment le père d'Henri opta pour une carrière d'officier de la douane. Par sa mère, les du Bard de Curley, Régnier est bourguignon et Paray-le-Monial sera son véritable berceau familial. Il y reviendra toute sa vie, même si là-bas «le ciel appartient aux cloches»¹⁰. Il a écrit l'histoire de Paray et romancé ses souvenirs d'enfance dans les *Vacances d'un Jeune Homme Sage* dont il raconte également les ébats amoureux avec une jolie cousine de sa mère. Régnier retiendra notamment de sa famille (sans doute paternelle) qu'elle s'est perpétuée en ligne directe, sans branches collatérales. «Il me semble, ajoute-t-il, qu'ainsi né, c'est mieux représenter l'essence de sa race, intégralement et sans dispersion»¹¹. Descendance néanmoins fragile puisque actuellement il n'y a plus de Régnier.

Régnier et Vielé se retrouvèrent au grand Collège Stanislas. «C'est en quatrième que se forma l'amitié qui devait mériter à ces adolescents, puis à ces jeunes hommes, le surnom souvent répété d'Arcades ambo; cette amitié devenue la confraternité littéraire la plus intime devait les unir jusqu'au seuil fatal de l'Académie française», écrivit Vielé dans des notes inédites destinées à donner une suite à ses *Souvenirs d'Enfance et de Première Jeunesse*¹². Leurs premiers contacts littéraires se nouèrent dans les cafés.

Le sous-sol du café du Soleil faisait le coin du boulevard Saint-Michel et du quai du même nom, une salle en L... où siégeait, ce soir-là, le «président» Emile Goudeau. Celui-ci, de la façon la plus aimable, invitait les poètes à venir à tour de rôle, du haut de cette tribune, déclamer leurs vers... C'est le *Journal Lutèce* de Léo Treznik qui, à cette date précise de l'activité littéraire groupait l'élite future. Nous ambitionnâmes d'y collaborer et, en fait, nous y débutâmes sous les pseudonymes respectifs d'Alaric Thome et de Hugues Vignix... C'est en Touraine où un voyage fortuit m'emmena que je trouvai, quant à moi, l'ambiance vitale propre à l'éclosion de cette fleur rare et trop souvent éphémère, la poésie. Henri de Régnier m'y rejoignit et du matin au soir, à l'ombre des coteaux de la Loire ou assis parmi les osiers ou sur le sable, ce ne fut que discussions littéraires... ce n'était pas assez des heures du jour: nous nous assurâmes, pour y prolonger nos veillées poétiques, une vaste salle blanchie à la chaux, isolée des autres habitations. Là, nous faisant vis à vis aux deux extrémités d'une table de six mètres, utilisée sans doute pour les banquets de noces... Nous procédâmes avec méthode: l'instrument devait nous être familier. Nous voici composant le «sonnet» comme le musicien fait du contre-point, pour nous faire la main. Plusieurs sonnets composés de la sorte ont pris place dans les œuvres de Henri de Régnier, ce ne sont pas les moins «parfaits»... mais les vrais maîtres de ces heures, ce furent le vent, le soleil et le grand fleuve luxueux: à eux seuls, il est donné de façonner une âme ardente et sage au rêve lyrique... la poésie est la chose la plus noble... Je l'entrevoyais déjà, peut-être, plus clairement que mon camarade dont le talent souple, verbeux et malléable se fût facilement plié, comme il a su faire depuis, aux inspirations les plus contradictoires. Ainsi notre union¹³ qui devait durer dix années ne fut possible, ce me semble, que grâce au partage intelligent des rôles tacitement consenti.

J'étais à ces heures, et le suis sans doute resté, affirmatif, cassant, déblayeur de terrain, puis avide de toute contradiction intelligente appuyée ailleurs que sur des «dogmes»; lui, toujours facile à vivre, acceptait tout cela avec parfois un demi-scepticisme dont je lui fis souvent honte jusqu'au jour où je dus l'abandonner aux «défaillances» académiques et à la prose où il a trouvé sa voie.

Je l'initiai au Spencer du «Fairy Queen»; je lui abandonnai le monopole des chevaliers, des licornes et de ces innocentes «guivres» où le prédisposait un héraldisme un peu provincial mais dont la critique plus tard, à l'heure de la rédaction «vitaliste» a failli s'exaspérer. Il y avait dans l'exécution de ces tapisseries, dirai-je? un joli choix de laines qui entraînait mon approbation. Je renonçai, vers ces temps, à la réalisation d'un recueil que j'avais intitulé «Mythes et Décors», trouvant chez Henri de Régnier une adaptation plus normale à ces travaux de haute lice. Il en demeure dans mes recueils des témoins: Triplici, le Fruit¹⁴, Rex.

J'ambitionnai, quant à moi, une poésie plus dynamique, mobile au gré même des gestes et des émotions de notre jeunesse nourrie de l'exaltation joyeuse où ma santé, ma jeunesse et mes jeunes amours auraient traduit leur viril optimisme comme un défi à toute décrépitude.

Je l'appelais «Le Vestige»; et il m'appelait «Le Loup»! Je ne sentais en moi d'ambition que si lointaine que mon tranquille bonheur n'en fut pas ému. De ma vie, et jusqu'à l'heure où j'écris ces lignes, je n'ai fait ni un pas ni un geste pour «pousser» mon œuvre. Cela l'étonnait, cela le déconcertait.

Beaudelaire, Verlaine, Laforgue, susciteront leur admiration et Mallarmé chez lequel ils se rendront en ces fameux mardis de la rue de Rome. Mallarmé qui les tenait pour les poètes les plus doués de leur génération.

Puis les recueils de poésies se succéderont: *Cueille d'Avril*, *Les Cygnes*, *Joies*, *La Chevauchée d'Yeldis* pour Vielé-Griffin; *Les Lendemain*, *Apaisement*, *Sites*, *Episodes*, pour Régnier. L'action commune dont parle Vielé se manifestera principalement par la création de la revue *Les Entretiens Politiques et Littéraires* qu'il financera. Teinté de politique, cet organe devint aussi le soutien de l'Anarchisme avec lequel sympathisaient les jeunes littérateurs de l'époque. Mallarmé, Gide, Valéry, Debussy, Verhaeren, Rémy de Gourmont, J.-E. Blanche (sous le pseudonyme de White), E. Reclus, L. Mesnard et bien d'autres collaborèrent aux *Entretiens*. D'importants inédits de Jules Laforgue y furent publiés et Vielé y défendit le vers libre.

Des années durant, on va associer les noms de Vielé et de Régnier à la nouvelle poésie. «Si quelque grave critique personnifie la littérature de cette heure par le mot symbolisme, aussitôt il nous le présente flanqué à droite de Henri de Régnier, à gauche de Francis Vielé-Griffin», écrit Verhaeren⁷. Souvent on associait leurs deux noms; «on confondait leur poésie», dira Gide de son côté⁹. Albert Mockel leur consacra un ouvrage intitulé *Propos de Littérature*. «Frères par l'amitié, MM. de Régnier et Vielé-Griffin le sont aussi par leurs écrits mais à cause de leurs différences mêmes, en ce sens spécial que l'un complète l'autre à merveille et que leurs livres réunis donneraient l'idée presque parfaite de la poésie nouvelle. L'un l'emporte par le talent, l'autre par l'instinct poétique»¹⁵.

L'«instinct poétique» de Vielé a, ces dernières décades, suscité plus de curiosité, plus d'études que le «talent» de Régnier qui de son vivant a sans doute brillé d'un plus vif éclat. Pourtant, récemment, le *Mercure de France* a publié deux volumes d'apparence identique et portant le même titre: «Poèmes». L'un a pour auteur Vielé et l'autre Régnier.

Henry de Paysac

NOTES

- ¹ *Les Ecrits pour l'Art*, mars 1887.
- ² Paul Adam, *Le Génie latin*.
- ³ J. de Lacretelle, *Centenaire d'Henri de Régnier*, Institut de France, fascicule N° 4 1965.
- ⁴ Jules Huret, *Enquête sur l'évolution littéraire*.
- ⁵ Emmanuel Buenzod, *Henri de Régnier*, Aubanel, 1966.
- ⁶ Henri de Régnier, *Annales Psychiques et Oculaires*. Bibliothèque Nationale, département des manuscrits.
- ⁷ E. Verhaeren, *Le Coq Rouge*, 1896.
- ⁸ Paul Léautaud et Van Bever, *Poètes d'Aujourd'hui*, Mercure de France.
- ⁹ A. Gide, *Si le grain ne meurt*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1954.
- ¹⁰ H. de Régnier, *Cahier XI* de son journal (Bibliothèque Nationale).
- ¹¹ H. de Régnier, *Cahier XII* de son journal (Bibliothèque Nationale).
- ¹² Vielé-Griffin, *Notes inédites*. J. Ajalbert en a reproduit quelques pages dans ses *Souvenirs en vrac*, Albert Michel, 1938.
- ¹³ Vielé parle de leur collaboration littéraire.
- ¹⁴ Dédiée à Henri de Régnier, et l'on pourrait ajouter «La Dame qui tissait», Mercure de France, tome I des *Œuvres Complètes*.
- ¹⁵ Albert Mockel, *Propos de Littérature*, Art Indépendant, 1894 – Réédition ARLLF, Bruxelles, 1962.

Henri de Régnier à Francis Vielé-Griffin

Lettre N° 1

Paris Mardi soir.

Juillet 1886

Bon laboureur,

Merci de ta lettre où fleurissent d'agrestes parfums, où s'esquissent de calmes paysages et où s'évoquent de rassurantes visions.

O les petites gares où les voyageurs sont un événement! O les auberges au bord des routes! O les trombones divorcés pour incomptabilité de mesure! Décor à la Ceppée où tu vis.

Si tu étais né à Petersbourg comme je te dirais: O Russe *quando te aspiciam*. En écrivant cette ligne de latinité ma conscience n'est pas tranquille, et il me semble entendre la voix de Maugis¹ me crier: Plagiaire!

Oui, si je puis, j'irai à Montlouis², mais que de choses! un examen pour le 12 Juillet et peut-être après, des aventures galantes; peut-être un voyage avec *Elle*, excursion clandestine, loin des maris jaloux... En tous cas, actuellement, fini des amours de la mansarde; j'ai accompagné la Belle à la gare ce matin et je suis revenu pas trop anéanti, vrai, et répétant le vers connu.

— Se peut-il que le cœur se trompe... Le cœur, qui peut dire! mais le mari, oh oui, ah qu'oui trompé! Mais je me surprends à Verlainiser.

Dormez votre sommeil, amour intermittent.

Enfin si je vais à Montlouis, j'aurais de psychologiques et amusants détails à t'avouer. J'ai pris des notes chaque soir et c'est ce qu'on appelle l'amour.

Je ne sais nulle nouvelle, et n'ai vu personne sinon Darzens³ qui est venu me surprendre aujourd'hui et me faire la gracieuse oblation de la Pléiade. Il m'a dit du mal de Moréas⁴ et m'a parlé de toi. J'ai exalté tes talents de peintre, en laissant comprendre que le poète ne le cédait en rien à l'artiste. Le tout doublé d'un musicien, j'ai même tenté de lui faire deviner que tu ne dédaignais pas de jouer à la Bourse et que grâce à ta fortune et à tes relations, tu réalisais des gains faciles et nombreux, ce qui te permettrait de fonder des Revues quotidiennes et d'hebdomadaires banquets⁵.

Il est parti plein d'une mahométane admiration pour toi, ce Dieu dont je suis le prophète.

J'irai bientôt chez Mousseau.

Tu sais que tu m'as promis un paysage et que je n'oublie pas cette sollicitation.

Je t'envoie dans ma lettre une lettre que j'ai trouvée dans ta mansarde (j'ai déchiré l'enveloppe afin de te l'envoyer, mais j'en ignore, sois en sûr, le contenu).

Quand tu pourras m'écrire ça me fera plaisir, je sais bien que ça coûte 3 sols et que ça t'embête, mais tant pis.

Sauvage, ne va pas m'oublier dans ta hutte
Et donne moi bientôt des nouvelles de Brutus⁶
A-t-il grandi? Ecris-moi tout car tu sais bien
Que je m'intéresse beaucoup à ce cher chien
Et veux que nul le batte, ou l'ennuie ou le vexe,
De ma race il n'est pas, mais il est de mon sexe.

Au revoir, mille chose à Celle qui porte des robes claires⁷.

Amicus tuus urbanus,
H. R.

Lettre N° 5

Paris, Lundi soir
Novembre 1888

Cher Francis,

Je viens de poser sur ma table un nouveau livre de l'élégant et pas tout à fait méprisable Paul Bourget⁸ que j'ai feuilleté en attendant la béate et vespérale consommation (sic) de quelques pipes... ce volume qui est de critique – indépendamment de réflexions naïves par leur trop d'évidence, contient quelques phrases d'un comique assez louable. Telle celle-ci sur Vigny: «Les bergers de la fable coupaient au bord d'un lac le roseau où ils taillaient leur flûte; on dirait que Vigny a coupé, lui, pour moduler ses mélodies plaintives, un *roseau pensant* – comme celui dont parle Pascal.»

Ces merveilles tout en m'égayant comme de juste ne m'épanouissent pas complètement car, ces jours-ci, ça ne va guère; pas du tout même... voilà deux mois que c'est ainsi. Après mon séjour de bien-être animal à Montlouis, Chouzon, comme on dit en politique, s'est rembruni et maintenant tout est très noir.

Le travail est stérile et le rêve inquiet d'aller à droite et à gauche. Enfin, je me dégoûte moi-même comme une multitude. Mais, ce qui est doit être, aussi je subis avec résignation.

Le Walt Whitman⁹ me semble satisfaisant; c'est tumultueux et musculaire!

As-tu remarqué cette assez amusante et bien involontaire supercherie de critique; le Gérard de Nerval que nous donne Kahn est tout simplement Kahn lui-même. Ce mirage me semble très explicite et évident! Je dois dîner Jeudi ou Samedi avec lui et Adam. Un Louis inattendu me permet cette escapade que nous renouvellerons quand tu seras à Paris.

Mercredi dernier, j'ai voulu assister une fois au moins à ces réceptions de Verlaine qu'annonce hebdomadaires *La Cravache*¹⁰ et je suis tombé parmi d'infâmes goujats des lettres, répugnants et criards. Il y avait tout de même Rachilde¹¹ que pelotait Tailhade¹². Je me suis isolé avec Moréas et Tellier, c'est ce qu'il y avait de moins compromettant en cette chambrée. Il y avait jusqu'au jeune Dumur, un ancien disciple en congé de son préceptorat russe.

Avec tout cela je n'ai pas encore été voir *Froc*. Mais notre morale décadente ne disait-elle pas: «Surtout, aies un crime dans ta vie».

Tout à vous.

Henri de Régnier

Lettre N° 8

Paris, Dimanche
1889?

Et d'abord, les nouvelles! Ce monsieur Farges que je connais vaguement est ciron au Ministère des Affaires Etrangères où il fréquente le docte Fausserat. *La Revue Indépendante* est à moitié reconstituée par Ajalbert avec un concours de rentiers et

sous la haute main de Rosny. D'après ce qui me fut dit, Kahn y serait fort amoindri. Il épouvante. Car bien peu comme nous le comprennent assez pour lui pardonner son délicieux orgueil et ne pas s'offusquer de la douce manie qui le caractérise de se comparer tour à tour à Dante et au Roi Salomon, ce qui est tout à fait, il me semble, inoffensif, mais on ne veut pas voir ce qu'il y a de vraiment frivole en cette habitude. C'est pourquoi on s'attache à la restreindre.

Je le regretterai fort comme critique, car ses articles étaient excellents. Du reste mes relations avec lui sont excellentes et c'est sinon un très dévoué, du moins un fort agréable camarade et de plus un poète que j'estime: or combien y en a-t-il qu'on peut même tolérer?

L'achèvement et l'audition proche, je l'espère, de *Joies* me plaisent. Tu es heureux de ne plus tâtonner. Pour moi, j'ai en ces longs mois d'automne, à peu près établi *Glorioles*¹³. Je sais maintenant ce que je veux y mettre, et je travaille à résoudre comment je l'y mettrai.

Voici, pour l'heure, mes goûts. Je ne sais trop pourquoi j'ai conçu une horreur profonde du vers bref et par une disposition d'oreille vraiment involontaire, je me porte vers le vers de quatorze ou quinze syllabes, allégé et hâté par des assonances intérieures qui le maintiennent et l'accentuent. Je ne sais pas trop ce qui sortira de cela car c'est un état évidemment transitoire et pour moi inexplicable.

Ce que tu dis de l'enjambement est absolu et me paraît évident. L'enjambement est un effet artificiel qui n'a pas le charme d'une autre chose *factice*, elle, et qui est le vieil alexandrin, quelque chose de neutre, convenu d'être ainsi, et n'étant pas la voix immédiate du poète, mais une intonation qu'il se donne.

Pour le *drame* où les voix doivent s'exprimer en la franchise de leur timbre, le vers que nous appelons libre me paraît indiqué et propice, comme étant plus directement issu de la source d'émotion qui la dicte. Mais tout cela sont choses malaisées à formuler et inutiles car la poésie est toujours instinctive et aveugle.

Pour la réimpression des poésies antérieures dont nous parlâmes souvent, j'ai résolu d'attendre trois ans environ. Dans trois ans, j'aurai ajouté à ces glorioles un autre recueil très important dont je n'ai pas encore le titre et qui s'appellera

quelque chose comme le «Sceptre d'Ebène» ou «La Tour d'Ebène» un volume presque sans décor et naturellement très beau!

Cela formera un tout avec «Sites et Episodes». A cela je joindrai, en appendice, des fragments de «Lendemain» et d'«Apaisement». De façon à montrer la femme dont il est parlé là directement et mondainement être l'instigatrice des poèmes subséquents. J'ai aussi beaucoup de choses inédites qui prendront place ça et là!

Cela formera un gros volume pour l'*Editeur de l'Avenir* et les petits enfants y trouveront leur pâture!

J'ai eu dernièrement la visite de Hepp que j'ai manqué¹⁴. J'irai au plus tôt voir cet officier.

Tâche de revenir car sinon tu me trouveras inclus dans un *Bureau*. C'est un essai que je vais tenter, un essai qui me coûte mais que m'ordonne la nécessité, mais si j'y vois quelque chose de trop inconciliable avec la littérature, j'irai jusqu'au vol et au proxénétisme pour vivre autrement!

La Reine Frammette est une imbécillité, rien de plus. Le succès a été pour le maillot d'Antoine dont l'adhérence révélatrice a été appréciée. Pas propres, nos contemporains des premières. L'examen de Metman se termine mercredi. Je serais désolé qu'il soit reçu car cette issue amènerait le départ pour l'Etranger ce qui m'affligerait.

Enfin Brutus va donc mieux.

Amitiés à cette Dame et aux Minimes

Et à toi toujours triste et doux

H. de R.

Lettre No 11

Paray le Monial

– Lundi –

Fin Septembre 1889

Cher Francis,

Voici bien des choses quittées et ce lac et ces montagnes et cette maison que rougissaient de belles grimpées de feuillages pourpres et cet automne lacustre et helvétique où les jeunes

filles souriaient si bien sous les grandes ombrelles presque inutiles en ces derniers soleils et des amitiés de passage et ce qui constitua un état de vie un peu exceptionnel, sport et flirt!

J'ai retrouvé Paray immuable et mélancolique et silencieux en son tombal silence de rues herbues et de vieux murs. Est-ce assez curieux et provincial, une ville où l'heure qui sonne à l'horloge du clocher est entendue par toute l'exiguïté urbaine. Mais je suis là pour peu de temps, assez peu pour ne m'y point ennuyer et assez pour y causer avec beaucoup du passé qui est là, dans l'air, déjà!

Nous partirons probablement Lundi ou Mardi prochain et je serai Mercredi soir chez toi, au grand plaisir de vous revoir.

Ta lettre m'a fort satisfait et cette hypothèse d'une amitié avec Zoroastre équivalente à une liaison contemporaine mais aussi peu effective, m'a ravi.

J'ai reçu la revue¹⁵ que tu m'as envoyée et les deux admirables lettres qu'elle contient sont gravées en ma mémoire. Cette polémique fétide et salissante est d'un enseignement singulier et fait rectifier le jugement que j'ai pu porter sur certains autres contemporains envers qui j'avais l'injustice d'un mépris. Désormais comment, par comparaison, ne point regarder Dujardin par exemple ou Champsaur, comme des Saints et douter de la virginité de Rachilde!

Tu parles de diriger la Vogue¹⁶! cela serait fort bien et en assurerait la prolongation et l'orthodoxie mais vois-tu bien à quoi tu t'engagerais en ce cas et crains Beaudelot¹⁷.

Je me suis brouillé avec la Pléiade¹⁸ et j'ai prié le nommé Brinn'gaubast qui continuait à exiger de la copie trop impérieusement d'effacer mon nom du nombre de ses collaborateurs.

En revenant de Suisse, j'ai passé une journée à Lyon et je suis monté à Fourvières qui est le Montmartre du lieu. La piété reconnaissante inspire aux âmes chrétiennes de bien curieux ex-votos!

Adieu, il pleut aux quatre horizons si j'en induis de celui qui découpe ma fenêtre.

Mes amitiés à la Madame

et Bien à toi.
H. de R.

*Lettre N° 12*Lundi soir –
15 Mai 1891

Cher Francis,

Prenons garde! le numéro des *Entretiens* est excellent. Ta réponse à Brunetière plaît¹⁹. Je saurai bientôt de source assez sûre ce qu'en pense le critique lui-même. Le conte de Lazare égaye – l'article socialiste inquiète – mes commentaires avertissent – la notule sur Leconte de Lisle est irrésistible mais l'article d'Adam fait en somme, je crois, assez mauvais effet. C'est là que j'en voulais venir et je suppose qu'au fond c'est ton avis. Des éreintements pour des motifs d'attitude et non d'idées sont bien dangereux. Cela ne porte guère et déconsidère plutôt. Il faudrait que l'attaque dirigée contre Haraucourt restât un fait isolé et je crois que la répétition du même fait nuirait à ce que tu appelles familièrement «notre héroïque et hargneux canard». Il faut s'abstenir de procédés qui soient par trop Champsaur.

Tâche pour le prochain numéro d'enrayer le fol Adam et de le lancer sur des pistes plus justes.

La critique doit être pour émouvoir plus parcimonieuse et raisonnée et moins instinctive et virulente.

Je crois t'écrire des choses justes et qui résument assez bien des opinions expertes. Hors tout cela rien de nouveau.

J'écris des odelettes et je remâche la *Gardienne*²⁰. Je la complète et je la resserre. J'y voudrais meilleure texture. Les mouvements en général y sont bons. En somme je travaille ce qui ne m'était pas arrivé depuis Janvier. Je mêle à cela quelques honnêtes distractions au moyen des moins méprisables de nos contemporains.

Je te remercie de ton invitation pour venir à Nazelles. J'ai écrit longuement à ta femme à ce sujet. Dis-lui encore combien je la remercie de sa charmante lettre. Mais vraiment et sérieusement en ce moment-ci ce ne m'est pas possible.

J'ai rencontré Froc l'autre jour. Il va mieux mais je l'ai trouvé attristé et maigri, et presque loquace. Il parle de sa maladie avec éloquence.

Wyzewa est fort malade²¹. Il crache le sang et ses amis sont inquiets.

Cher Francis au revoir. Amitiés respectueuses à la chère madame et

bien à toi.

Henri de Régnier

Lettre N° 14

Paris – Vendredi soir
Octobre 1891

Cher Francis,

On me montre ta lettre. Je t'expédierai le Schelley Lundi ou Mardi par colis postal en gare d'Amboise et j'y joindrai quelques livres pour ta femme. Cela sera économique et plus complet. J'ai passé la journée au théâtre libre à écouter la mise en scène du Père Goriot. Cette pièce faite de lambeaux de phrases de Balzac est bien singulière mais cela fait toujours plaisir de revoir Anastasie de Restaut et Delphine de Nucingen. J'ai rencontré de Nyon assez penaud, Mourey, Bois et notre Jean Ajalbert sans ses sceaux d'eau. De plus, l'inimitable Fénéon y était et nous causâmes de Jules Laforgue, notre mort! J'y ai vu Rosny avec qui j'ai eu une assez longue conversation d'où il ressortait qu'il n'y avait que «nous trois» toi, lui et moi et encore toi et moi! Que veux-tu, ils sont tous les mêmes.

Puisque je suis en train d'énumérer les visages je continue: Dujardin, Richez, Mallarmé, Herold rencontré Rue des Martyrs – tes lecteurs je pense – Lazare vu par convocation etc., et le jeune Muhlfeld qui doit t'écrire ces jours-ci. Accueille-le, il est intelligent et n'a pas perdu tout à fait le don d'admiration.

J'ai donc revu Mallarmé et chez lui le petit Louÿs notre Rubempré. Mallarmé m'inquiète. Il est exaspéré du collège²² où il lui faut aller cette année tous les jours. Il veut tout envoyer promener et semble sur le point d'un coup de tête. Il m'a fort anxieusement interrogé sur tes sentiments à son égard. Je lui ai dit qu'ils n'étaient point mauvais ce qui a paru le rassurer. Je ne sais pas ce qui s'est passé entre Mendès²³ et lui, il en parle avec une amertume assez rare et singulière chez cet homme plutôt bienveillant. Il y a un ton hostile et blessé tout à fait surprenant. Enfin, quand tu le reverras il t'expliquera cela.

J'ai donc vu Lazare. Il est bien, très bien et en bonne voie. Le livre sur les Juifs marche mais je crois que cela chancelle du côté de la Nation. Il y a des démêlés avec Dreyfus. Son volume de *Légendes* va paraître chez Lemerre²⁴.

Du reste je le reverrai Lundi pour lui remettre l'article pour les *Entretiens*. Il n'est pas bon et je tâcherai d'ici là de l'améliorer un peu. Je ferai les 20 lignes sur le *Vice filial* tant bien que mal et pour le mieux. Le livre est assez plaisant. L'auteur continue ses 28 jours au Champ de Mars.

J'ai en outre de tout cela passé une demi-journée avec Hérédia. Il est admirable. Il décrit la Bretagne et prononce le bas breton avec des bruits de consonnes effroyables. L'été l'a rendu d'une exubérance folle mais c'est un brave homme.

Les Bonnières sont rentrés et j'y ai repris mes fréquentations. Nous sommes décidément au mieux. J'irai aussi loin que possible dans leur intimité. Je veux voir ce qu'il y a au fond de cet étrange ménage de névropathes.

J'ai reçu l'article de l'*Univers* et j'ai été ravi de voir que le grand journal catholique prenait ses informations dans une feuille de chantage qui s'occupe plus du Moulin Rouge que de la Basilique de Montmartre, ces cléricaux vont bien.

Au revoir, amitiés à la Dame – la Sleeping-beauty.

Ton

Henri de Régnier

Lettre N° 15

Paris – Jeudi soir
Printemps 1891

Cher Francis,

Vraiment je ne cherche pas la gloire comme tu t'amuses à le supposer et je ne songe à établir aucun droit incontestable et littéraire. Tu me prêtes des intentions que je n'ai pas. Je n'ai qu'un but dans l'existence: pratiquer de mon mieux le métier où je m'efforce et qui est le Vers et ses accessoires. A côté de cela je me distrais comme je peux et où je peux et les occasions sont, je l'avoue, assez rares.

En ce moment-ci je parcours parfois les Salons de peinture. Ils n'ont rien d'admirable sauf l'annuel Puvis et deux surprenants Whistler²⁵. Toujours des Besnard²⁶!

Une troisième exposition va s'ouvrir et ce sera encore la même chose.

Hier j'ai été au bénéfice Verlaine, à la répétition veux-je dire.

L'*Intruse*²⁷ est fort belle. Ce Maeterlinck a vraiment inventé là quelque chose d'assez particulier.

On a joué un poème de Mendès d'un comique irrésistible. Quant à *Chérubin* c'est une pièce de collège chez les Jésuites.

Lazare était à son poste de critique. Je trouve son article sur Rodenbach délicieux.

Ce même soir nous avons dîné chez Dujardin. Il y eut outre Lazare, Fénéon et l'honorable George Moore esq., aussi Anquetin. Moore désire toujours beaucoup te connaître.

Hors tout cela, je ne sais rien.

Je suis dans un regain d'admiration pour Mallarmé. Certaines de ses Pages me transportent. Je ne connais rien de plus délicat, de plus subtil, de mieux ordonné que cette admirable prose.

Les Notes sur le Théâtre m'ont ravi. C'est un homme unique.

J'ai pris pour t'écrire du petit papier car j'ai la cervelle fort épuisée de la composition d'un substantiel article sur Victor Hugo et les Symbolistes pour le numéro des *Entretiens*²⁸.

Je crois avoir indiqué un ou deux points justes du genre d'esprit contemporain à l'égard des grands hommes.

Au revoir, cher Francis, mes amitiés à ta femme. Les petites filles doivent être belles en ce mois de Mai.

J'espère les revoir aux «Vacances».

Heureux homme d'être à la campagne.

A toi

Henri de Régnier

Lettre N° 17

Vendredi – 1891
12 Décembre

Cher Francis,

Merci de ta lettre que j'ai reçue ce matin. J'y veux répondre de point en point. L'ordre est tout à fait dans la tradition française.

Je suis heureux que l'article sur Hugo t'ait plu et confus de la place d'honneur que tu lui destines et qu'il occuperait mieux si j'étais plus habile à la prose où je ne sais en effet me défendre d'un certain emberlificotement de phrases quelque soin que j'y prenne.

Quant à la limpidité du Toast funèbre il était nécessaire de la maintenir dédaigneusement pour rendre l'anecdote des *Cédipes* plaisante. Du reste je ne trouve pas les textes de notre illustre ami aussi énigmatiques qu'on le prétend. Il se trouve donc que j'ai parlé selon ma pensée.

Tu sais (à partir de là) ce que je pense de Mallarmé et combien je suis intraitable à ce sujet où de l'amitié se mêle à beaucoup d'admiration. Tu liras certainement *Pages*²⁹ car l'auteur t'en réserve un exemplaire. Deman a été fort avare et je n'en ai pas eu. Mais je sais qu'il doit bientôt en envoyer une nouvelle provision au Seigneur aimable de Valvins-le Pont et que nous serons de la distribution. En attendant j'ai acheté un exemplaire sur Japon où je me complais.

Je ne te verrais pas sans regrets prendre à partie le bon Hérédia si je n'étais sûr que tu ne le fasses avec politesse et mesure et avec cette sagesse écrite que ton tact habituel impose à ton tempérament qui est violent mais qui se modère comme il sied. Si Hérédia n'a point accusé réception du *Porcher*³⁰ c'est qu'il a cru probablement t'avoir remercié par la façon en somme louangeuse dont il a parlé de toi dans son interview³¹. Du reste je l'ai entendu s'exprimer au sujet de ton poème avec une parfaite faveur. Quant aux *consorts* c'est je pense le vieux Mr de Lisle dont je désapprouve fort la légèreté et l'incompétence voulue mais j'ai un faible pour la conversation vive et épigrammatique et du respect pour l'honnêteté de ses mœurs.

Je pourrais peut-être t'écrire maintes vues sensées sur ce que peut être la tradition française mais j'en ferai peut-être le sujet d'un article et il faudrait ici trop m'ingénier pour en faire une théorie même approximative. Et puis cela n'est pas dans les «traditions de la lettre».

Je n'étais point trop mécontent de la petite *Odelette* de *La Wallonie* et ce que tu m'en écris augmente et reconforte ma satisfaction. Je travaille en ce moment à diverses petites pièces analogues qui te plairont j'espère. Je n'ai rien su de précis au sujet de Brunetière.

Je ne lis plus les interviews. Ils m'embêtent. Pour ce qui est de ce que peuvent penser les gens de plus ou moins de talent de Hérédia, de Régnier, cela m'est indifférent.

Il y a quelques opinions qui me préoccupent, celles des personnes que j'estime et celles-là je sais qu'elles ne me sont point trop hostiles et me rendent un peu du goût que j'ai pour elles.

J'aime mieux que l'auteur du *Porcher* me dise que je rythme bien une odelette que je ne m'énorgueilliss quand l'auteur de *Mephistophela* me proclame un rival souvent heureux de Mikhaël.

Mais je t'exprime des façons de penser que tu n'ignores pas m'être habituelles. Je ne sais encore rien de ce que je ferai de la *Gardienne*. Elle est finie et à peu près prête. En principe elle est faite pour servir de dialogue au volume que je prépare et contrebalancer un poème du même genre que j'ai commencé et qui aura sa place en tête du volume.

Peut-être la ferai-je paraître dans *La Wallonie* et tirer en plaquette à quelques exemplaires. Je n'ai rien fixé à ce sujet.

Peut-être aussi le ferai-je réciter l'hiver prochain au Théâtre d'Art s'il existe.

Vaillant-Carmanne a écrit à Mockel que les vers étaient à la composition³². Dès que j'aurai les épreuves je te les enverrai mais tu sais que la lenteur est de tradition wallonne et que les imprimeurs sont gens peu pressés et contre qui il n'y a rien à faire.

Voilà à peu près, cher Francis, ce que j'avais à te dire. Joins-y mes souvenirs d'ami gâté pour la Belle Dame et tu as là tout ton

Henri de Régnier

Je ne mets point encore sur l'adresse, Propriétaire des *Entretiens*, mais cela viendra, pour peu que tu continues à me qualifier de directeur de la *Wallonie*.

Lettre N° 21

Octobre 1892

Cher Francis,

J'ai reçu les *Entretiens* ce matin qui m'ont fort amusé. Ton article surtout conclut comme il sied et la forme en est heu-

reuse³³. Pour la lecture poétique du mois prochain, j'aimerais beaucoup la fournir mais les vers dont je dispose sont d'assez plats alexandrins que je n'aime guère. Il se trouve d'autre part que mon conte de Barbe-Bleue est fini et est une des meilleures choses certainement que j'ai écrites. Je voudrais le publier. Vois s'il fait ton affaire et écris-le-moi franchement. Si oui, je te l'enverrai dès que je l'aurai recopié³⁴.

En fait de franchise, je l'ai été avec Hérédia. Il m'appela, l'autre soir, pour me consulter sur la publication des *Trophées*³⁵. Je lui ai tout dit: qu'il gâtait son affaire, qu'il fallait en supprimer la moitié et ne publier que les bonnes choses, enfin tout ce qu'on peut dire de plus désagréable à un auteur. J'ai voulu voir, par ce traitement, le fond de son âme. Il est excellent et j'ai reçu le lendemain une lettre la plus affectueuse et qui me remerciait de tout cela.

Mallarmé proclame *Yeldis*³⁶ un des plus beaux poèmes qui soient. Il ne tarit pas et s'en explique. Je crois que ce poème a fait grand effet. Je n'en entends dire que du bien.

Mais, cher Francis, quel mauvais titre que *La Clarté de vie*³⁷. Tâche de trouver autre chose et d'abriter ces beaux vers sous un titre moins tolstoïen.

Je ne t'envoie pas les *Entretiens*; tu les as eus évidemment ce matin car, aujourd'hui, je ne sors pas et je travaille.

Ma famille vous envoie ses meilleurs souvenirs: Amitié et respects à la chère Dame et tu sais que je suis ton

H. de R.

Lettre N° 22

Samedi soir.
1894

Cher Francis,

Les vers de Francis Jammes sont excellents, d'un charme simple; ils décrivent de douces maisons provinciales, des heures de soleil où bruissent des guêpes, des feuilles mortes, des tendresses ingénues et délicates. C'est assez près d'être du Laforgue mais ce n'est pas du Griffin. Tes qualités sont autres et l'attribution que Retté t'a faite de ces petits poèmes prouve qu'il t'a

bien mal lu ou qu'il est un bien superficiel critique. L'auteur de ce petit livre qui a paru chez Ollendorf, sous le titre de *Vers*³⁸, n'est jamais venu à Paris. Il habite Orthez; on le dit d'origine anglaise. Je savais son existence il y a un an environ. Un ami de Gide, nommé M. Rouart me fit remettre une petite plaquette qui contenait quelques-uns des vers qui forment le volume d'aujourd'hui. Ils me plurent; j'écrivis à leur auteur qui me répondit et nous en restâmes là.

Quant aux *Portraits du prochain siècle*, c'est une publication singulière à laquelle j'ai collaboré pour rédiger 20 lignes sur toi et autant sur Tailhade. L'instigateur de ce répertoire des vanités contemporaines est M. Paul Roinard et l'éditeur en est M. Girard, 8, rue Jacquier.

Voici, cher Francis, ces renseignements; dors tranquille comme je dormirai ce soir car je termine en t'écrivant une journée passée avec Metman à Compiègne et à Pierrefonds et je suis rompu par le chemin de fer et la voiture.

Nous partons Mercredi matin pour La Lobbe. Je t'écrirai de là.

Amitiés à la dame.

Ton

Henri de Régnier

NOTES

- ¹ Evocation de Stanislas.
- ² Vielé réside à Montlouis (Indre et Loire) au sud d'Amboise.
- ³ Rodolphe Darzens, poète, auteur de *L'Amante du Christ*, Lemerre, 1888.
- ⁴ Jean Moréas, Grec, de son vrai nom Yanni Papadiamantopoulos (1856–1910), à l'origine du manifeste symboliste publié dans le *Figaro* du 18 septembre 1886, auteur du *Pèlerin passionné* qui donna lieu à un banquet littéraire resté dans les annales littéraires, fondateur de l'Ecole Romane (avec Maurras et du Plessis) qui prônait un retour à la tradition latine et rencontra peu d'échos.
- ⁵ Régnier plaisante évidemment.
- ⁶ Chien de Vielé.
- ⁷ Il s'agit de Marie-Louise Brocklé, alors âgée de vingt ans, que Vielé allait épouser et dont les parents avaient une maison à Montlouis.
- ⁸ Paul Bourget, 1852–1935, célèbre romancier (*Le Disciple*, *Le Démon de midi...*) critique, auteur notamment d'*Etudes et Portraits*, 1888.
- ⁹ Walt Whitman, traductions de «Visages», «A une Locomotive en Hiver» par Vielé-Griffin dans la *Revue indépendante*, v. IX, 25, pp. 279–286.
- ¹⁰ *La Cravache*, feuille de format journal, domiciliée 9 Cour des Miracles à Paris et dirigée par Georges Lecomte qui terminera Secrétaire Perpétuel de l'Académie Française. Coppée, Moréas, Verlaine collaborèrent à *La Cravache*.
- ¹¹ Rachilde, romancière d'origine périgourdine, 1860–1953, auteur de *Monsieur Vénus*, *La Marquise de Sade*, épousa Fernand Valette, l'un des fondateurs du *Mercure de France*.
- ¹² Laurent Tailhade, 1854–1919, *Le Jardin des rêves*, 1880.
- ¹³ Titre qui ne sera pas retenu.
- ¹⁴ Achille Hepp, ami du collège Stanislas, qui fit une carrière militaire.
- ¹⁵ Il s'agit d'*Art et Critique* (16 sept. 89) et d'une polémique sur le vers libre.
- ¹⁶ *La Vogue*, revue créée en avril 1886 sous la direction de Léon d'Orfer avec Gustave Kahn comme secrétaire de direction qui devait lui-même succéder à d'Orfer. Les *Illuminations* de Rimbaud y furent publiées, des œuvres de Verlaine, Laforgue... puis cette publication cessa d'exister pour renaître en 1889 avec un certain nombre de fascicules auxquels collaborèrent Henri de Régnier, Vielé-Griffin, Lorrain, Retté. Vielé songea sérieusement à reprendre cette revue, puis y renonça. Son projet devait se réaliser, en 1890, avec les *Entretiens politiques et littéraires*.
- ¹⁷ A.R. Baudelot et A. Melies. Imprimerie des Beaux-Arts, 16 Rue de Verneuil à Paris, qui n'en imprimera pas moins les *Entretiens* pour le compte de Vielé.
- ¹⁸ *La Pléiade* fondée par R. Darzens, en 1886. Mikhaël, Saint-Pol-Roux, R. Ghil, Maeterlinck y collaborèrent. En 1889, parut une nouvelle série dirigée par Louis-Pilate de Brinn'Gaubast, futur traducteur d'Eugène de Castro un «Symboliste» portugais, lui-même fondateur à Coimbra de la revue internationale *Arte* qui publia des poèmes de Louÿs, Régnier, Verhaeren, Verlaine, Vielé-Griffin. Par Castro le symbolisme va rayonner en Espagne et en Amérique du Sud.
- ¹⁹ Il s'agit d'un article de Brunetière paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} avril 1891. Vielé y répond par des extraits des *Entretiens* traitant du même sujet. Brunetière pense notamment que le symbolisme est aussi ancien que la poésie.

Dans ce même numéro, Régnier publie un «commentaire sur l'argent» et Lazare «Le Justicier». P. Adam: «Fleur d'Antichambre». Il y fustige Haraucourt qui «passera d'ici peu chef de bureau au ministère de l'ignominie des Arts! La souplesse de son échine et la nullité de son talent le désignaient depuis longtemps pour cette place».

²⁰ *La Gardienne*, poème représenté au Théâtre de l'Œuvre en 1894.

²¹ Théodore de Wyzewa, critique d'origine polonaise, parfois qualifié d'apôtre du symbolisme. 1863–1917. Fonda la *Revue wagnérienne* avec E. Dujardin. Collabora à la *Revue des Deux Mondes*.

²² Collège Rollin.

²³ Catulle Mendès (1841–1909) poète parnassien. Dans le cadre de son *Enquête littéraire*, Jules Huret interviewa Mallarmé qui cita Laforgue, Kahn et Vielé-Griffin parmi les principaux poètes qui étaient à l'origine du mouvement symboliste. Huret n'en parla pas et Vielé soupçonna Mendès d'être responsable de cette omission. Un duel s'ensuivit le 19 septembre 1891 sur l'île de la Grande-Jatte. Parmi les témoins: Courteline!

²⁴ *Le Miroir des légendes*, Lemerre, 1892.

²⁵ Whistler (1834–1903), peintre américain qui vécut en France et en Angleterre. Vielé-Griffin dit de lui: «Ma rencontre avec James Mac Neill Whistler, maître de cette école d'Edimbourg dont John Laveray est le plus beau représentant, fut tardive, mais il en naquit une intimité d'esprit et d'esthétique: des heures résument des années.» (*Mercure de France* du 1^{er} déc. 46).

²⁶ Albert Besnard (1849–1934), peintre qui aborda tous les genres, du dessin classique à l'impressionnisme.

²⁷ *L'Intruse*, pièce de théâtre de Maeterlinck représentée au Théâtre de l'Art en juin 1891.

²⁸ «Victor Hugo et les Symbolistes», article d'Henri de Régnier qui paraît dans les *Entretiens politiques et littéraires* de juin 1891.

²⁹ *Pages* par Stéphane Mallarmé, Deman, Bruxelles, 1891, avec un frontispice de Renoir, comprenant les poèmes en prose et divers articles.

³⁰ *Le Porcher*, poème contenu dans *Diplyque*, hors commerce, publié pour les *Entretiens*, sera repris dans *Les Cygnes*, Vanier, 1892.

³¹ Il s'agit d'une «interview» de Jules Huret.

³² *Au Tombeau d'Hélène* de Vielé paraîtra dans *La Wallonie*, v. VI, pp. 383–407, repris dans *Les Cygnes*.

³³ *L'Homme Supérieur* dans le numéro d'octobre 1892 des *Entretiens* auquel Vielé fait dire: «Si le courage vous fait défaut et si vous n'osez l'ambition de devenir supérieur à vous-même, achetez un chien et jouissez naïvement comme cette bohémienne, de la supériorité native que la nature a dévolue au Roi de la création».

³⁴ *Le Sixième Mariage de Barbe-Bleue* qui paraîtra dans le numéro de novembre 92.

³⁵ *Les Trophées* paraîtront en 1893.

³⁶ *La Chevauchée d'Yeldis*, poème de Vielé-Griffin, paraît dans les *Entretiens* d'août 1892 et chez Vanier en 1893. Mallarmé dira, en effet, de ce poème «qu'il est un des plus purs qui soient».

³⁷ Vielé retiendra ce titre pour un ouvrage qui paraîtra en 1897.

³⁸ *Vers* de Francis Jammes, 1893 – Jammes donna un exemplaire de sa plaquette à Eugène Rouart qui la transmet à Gide, lequel conseilla à Jammes de s'adresser à Vielé-Griffin et à Régnier.